

Mémoires d'images au Togo. L'usine, les motifs, le guano

Étienne Cazin

Il est des voyages dont la géographie s'imprime dans l'œil plus sûrement que sur une carte. En août 2014, j'étais conseiller de coopération et d'action culturelle, directeur de l'Institut français du Togo. Avec deux jeunes collègues du service, la mission nous mena aux abords d'une ancienne usine textile, Togotex, du côté de Kpalimé. Le bâtiment ne produisait plus. Il respirait encore, à sa manière : friche, silence, chaleur sous les tôles, et cette odeur mêlée de machine arrêtée et de bête.

Un ancien employé, à la retraite, gardait les lieux sans autre titre que sa fidélité. Il veillait bénévolement sur ce qui avait été son usine. Sous les combles, entre les métiers désertés, des rouleaux d'archives et des cahiers de motifs dormaient sous une épaisse couche de guano de chauve-souris. La poussière n'avait pas effacé l'histoire. Elle l'avait mise à l'ombre. Entrer là, c'était soulever un voile, et accepter d'avoir les doigts gris.

Je dis Kpalimé parce que c'est le nom que la route a laissé dans la mémoire. D'autres textes, plus tard, placent la grande usine Togotex à Datcha, près d'Atakpamé, et une autre unité à Kara. Kpémé, sur la côte, est une tout autre histoire : le phosphate, le wharf, la poussière blanche sur la lagune. Août 2014 n'était pas cela. C'était une filature close, des pagnes en projet, un homme qui n'avait pas quitté le seuil. Si la carte et le souvenir ne se recouvrent pas exactement, le souvenir n'en demeure pas moins vrai. On peut aimer un lieu avant d'avoir tranché son toponyme.

Ce qui frappait, une fois le guano écarté, ce n'était pas la ruine. C'était l'invention. Les motifs n'avaient rien d'un reste pitoyable. Géométries qui se répondent, rythmes serrés, une grâce de trait qui ne demande pas la permission des grandes maisons. J'ai pensé à Vlisco, non pour mesurer, mais pour refuser la hiérarchie paresseuse qui ferait de Togotex une copie. Ces dessins tenaient seuls. Le mécanique et la main s'y étaient rencontrés sans que l'un humiliât l'autre. Dans le pli d'un cahier, le pagne était déjà une phrase. Je n'en recopie aucun de mémoire. Un motif inventé après coup trahirait celui qui dormait sous la poussière. L'œil a gardé la fulgurance. La planche, elle, attend qu'on la revoie.

Dehors, le pays continuait le même travail. Les cantés portent une géométrie que l'usine n'avait pas inventée. Sur les marchés, les Mama Benz règlent le style et le prix avec une autorité que aucune vitrine n'égale. Les enseignes peintes des rues reprennent, à leur façon, l'audace des cahiers. Et puis les portraits. Ceux du Studio Joli Bébé, en noir et blanc, ont la tenue des grandes photographies de studio, cette lumière qui pose le visage avant de poser le décor. On songe à Malik Sidibé, à Bamako, parce que la parenté de genre est évidente. La parenté n'est pas une adresse. Le studio togolais a ses fonds, ses clients, son comptoir. Il n'est la succursale de personne.

Entre l'usine close et le portrait de quartier, le même soin. On garde. On compose. On ne jette pas le motif parce que le métier s'est tu. L'homme qui veillait sous les combles faisait, sans le dire, le même geste que le photographe qui range ses plaques : empêcher que le temps emporte tout. Je n'ai pas

noté son nom. Cette omission me reste. Une mémoire d'images commence souvent par celui qu'on n'a pas su nommer.

Je n'ai pas non plus, ce jour-là, fait l'inventaire. Pas de numéro, pas de cote, peu de photographies à verser aujourd'hui. Le texte ne répare pas cela. Il dit seulement l'état du seuil. Qui retrouvera les cahiers les photographiera à plat, avec la poussière s'il le faut, sans les nettoyer jusqu'à les faire mentir. Une enseigne, un en-tête, un bulletin de paie diront si ce bâtiment-là portait bien le nom que nous lui donnions. L'usine, si c'est celle de Datcha, a depuis rouvert sous une autre raison sociale. La relance n'efface pas la friche de 2014. Elle rend plus nécessaire d'avoir vu le silence.

J'étais entré parce que le Togo, cette année-là, m'avait appris à ne pas passer devant une porte fermée. La lumière de la côte, les soirs de Lomé, la patience d'une maison ouverte, tout cela menait à ce hangar comme le jardin mène à la plante qu'on n'a pas semée. L'ego-histoire s'arrête au seuil. Elle n'explique pas les motifs. Elle explique pourquoi la poussière a été soulevée, et pourquoi, dix ans après, le guano brille encore mieux que bien des légendes.